

UN CHEVAL POUR LA VIGNE

— Historique, régional —

ROMAN

UN CHEVAL POUR LA VIGNE

Bernard DE FONCLARE

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : Bernard DE FONCLARE

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-381021-16-4

Cette fiction prend appui sur des événements réels et met en scènes quelques personnalités qui appartiennent à l'histoire et qui apparaissent sous leur vrai nom. Leurs propos sont imaginaires, mais peuvent se rapporter à ce qui a été écrit à leur sujet.

Chaleureux remerciements à tous ceux qui m'ont aidé dans cette aventure. Pour les corrections : mon père, ma sœur Véronique, ma fille Michelle. Merci également à la Cave de Tain-l'Hermitage qui m'a mis en contact avec M. Cédric Fosse, ce dernier et son cheval... comtois, Cacao ou Chocolat (boisson à consommer sans modération...) qui apparaît sur la couverture. Enfin, toute ma gratitude envers des jeunes femmes artistes, la cavalière Honorine Kuhl et son cheval Merlin, mise en valeur par son amie Sandra Sévégner, photographe de talent.

I.

Le cheval fumait sous l'effort. Son poil, collé par la transpiration écumeuse libérait de discrètes volutes qui entourait l'animal d'un halo éphémère, vite dissipé dans l'air vif du petit matin. Au bas de ses flancs, par un repli de peau, il s'était formé, une gouttière naturelle qui évacuait de grosses larmes glauques de sueur. La bave, qui s'échappait de la commissure de lèvres, avait lézardé de traînées blanches l'avant-main de l'animal. Ce dernier répondait aux sollicitations de son meneur par de nerveux mouvements d'encolure qui envoyaient la mousse gluante jusqu'à son garrot. Les pieds de l'Ardennais s'arc-boutaient à la pente. Les fers frappaient les galets qui roulaient un instant avant de se tasser sous le poids du cheval.

Le soc ouvrait la terre, buttant les ceps afin de les protéger des gelées tardives qui s'annonçaient après un hiver particulièrement doux. Le fer de l'outil tintait contre les pierres et parvenait difficilement à remonter la saignée vers les pieds de la vigne. Il le fallait pourtant si l'on voulait conserver la seule parcelle qui avait résisté aux attaques de mildiou de l'année précédente. Cela suffirait-il ? Rien n'était moins sûr...

Enfin, l'attelage atteignit le sommet de la butte. Au moment où le soleil sortait de sa ganguie brumeuse qui collait aux crêtes de Belledone, cent kilomètres plus à l'est. Il apparaissait comme une grosse orange qui flottait au-dessus d'une mer de nuages. Le vignoble s'illuminait de cet éclat et la campagne tout entière parut frissonner de ce réchauffement subit.

Antonin, essoufflé, n'eut pas à dire à son compagnon de labeur de s'arrêter. L'animal, l'encolure basse, animait ses naseaux comme le soufflet du forgeron. Il ne bougeait plus et attendait que le rythme de sa respiration se calmât. L'ouvrage était fini, il le savait, mais pour autant, il ne serait pas rentré de son propre chef aux écuries. Le rituel était ainsi. Son jeune maître allait sortir son tabac, rouler sa cigarette et longuement en aspirer l'odorante fumée. Puis, un ordre bref, bas et le duo regagnerait les bâtiments qui se prélassaient dans la combe.

Il n'était pas dix heures quand Tiburce retrouva son box. Antonin, après avoir retiré le harnais, se recula pour permettre à l'étalon de reprendre ses aises. Depuis trois saisons qu'il travaillait avec lui, il en connaissait les moindres manières. Le puissant entier des Ardennes, acheté par son père, il y avait maintenant cinq ans, s'ébroua en retrouvant son abri familial. Le commis avait rechargé la litière en paille fraîche, le cheval parcourut alors son logis, le nez vers le sol (trois tours !) et se décida d'un seul coup à se rouler. Il fléchit d'abord les genoux, posa son épaule droite dans l'épaisseur du matelas frais et sec et laissa son arrière-main s'abattre dans le fourrage. En lâchant un grand soupir, il s'étendit de tout son long. Juste une seconde. Il s'ensuivit alors, une furieuse sarabande dans le box, au ras du sol, où l'animal se frottait de toute sa carcasse. Il bascula d'un côté sur l'autre, une fois, puis une seconde, agitant ses

membres de façon comique en essayant de présenter toutes les parties de son corps à la bienfaisante couverture de paille qui épongeait la sueur.

Antonin aimait ce rituel que lui offrait son animal à chaque retour du travail au champ ou à la vigne. Il s'accordait alors un rare répit dans sa matinée. Dix minutes à contempler l'étalon s'ébattre au box. Pas plus. Après, une fois que le mastodonte se remettait sur un pied, il fignolait le pansage en allant cueillir dans la litière, une gerbe de paille pour en faire un bouchon. Une vigoureuse friction derrière les oreilles, aux passages de sangle, sous la crinière et il ressortait du box.

Le harnais traînait au sol, devant la porte. Pour le mettre au sec, Antonin saisit le collier et l'accrocha à la large patère de frêne qu'il avait fixée l'année dernière à la poutre. Puis il prit les guides, la bride, la croupière, le culeron et l'avaloir et les déposa sur un tréteau dans le couloir de l'écurie. Le cuir sécherait ainsi et il recevrait un coup d'éponge, ce soir, après le pansage de l'étalon. Il tenait à ce matériel.

Et pour cause, il n'avait que lui pour faire l'ensemble des tâches sur la ferme. Le garçon se rendait maintenant à la bergerie. Un troupeau d'une vingtaine de mères l'attendait pour aller pacager dans les parcelles du dessus. Les brebis bêlaient depuis cinq minutes, l'ayant aperçu dételant Tiburce devant les écuries. Elles voulaient prendre leur ration de soleil et se remplir la panse d'herbe nouvelle. Pourtant, il n'y avait pas grand-chose, qu'une pousse timide submergée par le givre et qu'il fallait laisser dégeler jusqu'en milieu de matinée pour éviter les coups de froid sur les intestins des bêtes.

Il défit le lien qui tenait la barrière de la bergerie et ouvrit en grand. Puis il se dirigea vers l'enclos où étaient remisés les animaux qui redoublaient de lamentations. Les têtes noires mouchetées de blanc se tendaient vers lui, la langue sortie, répétant leurs cris agaçants.

— Voilà, voilà, j'arrive, mes belles, disait-il en s'approchant de la porte.

Il fit jouer le loquet et amena à lui le battant. Cela lui permettait d'éviter la charge des ovins qui lui seraient, sans aucun scrupule, passés sur le corps. Les agneaux n'allaient pas moins vite que les mères et se permettaient sous l'excitation de la liberté retrouvée, quelques sauts spectaculaires. Les bêlements s'arrêtent d'un seul coup, dès que la chef du troupeau eut mis le nez dans l'herbe. On n'entendit plus alors que le travail mécanique des lèvres et des mâchoires.

— Bien, dit Antonin en refermant la clôture.

Le jeune éleveur semblait satisfait du bon état des brebis et n'avait pas remarqué de soucis chez les jeunes. Il passait à la tâche suivante ; curer l'étable. Le commis, un godelureau de douze ans, était déjà avec les vaches. Il l'avait aperçu sur le coteau, un grand bâton en main, poussant les laitières vers les pacages au soleil. Les stalles à vider étaient au nombre de huit, ce qui faisait au bas mot, une heure de besogne pour un homme seul. Et seul, il le serait tout le jour. Ses parents étaient partis pour Vienne, assister à une réunion de la Société d'Agriculture. Une réunion importante. Pour sauver la vigne. Le mildiou sévissait depuis deux ans et jusqu'à maintenant personne n'avait encore trouvé la parade.